



HAL
open science

Un nouveau témoin d'Eschine contre Timarque, textes classiques et bibliologie chrétienne

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Un nouveau témoin d'Eschine contre Timarque, textes classiques et bibliologie chrétienne. *Chronique d'Egypte; bulletin periodique de la Fondation egyptologique reine Elisabeth*, 1997, LXXII, fasc. 143, p.97-111. halshs-00003879

HAL Id: halshs-00003879

<https://shs.hal.science/halshs-00003879>

Submitted on 6 Apr 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un nouveau témoin d'Eschine, *Contre Timarque*

Textes classiques et bibliologie chrétienne

Le palmarès papyrologique d'Eschine vient de faire un bond brutal avec la parution des derniers *P.Oxy.* L'œuvre de cet auteur, qui n'était encore récemment représentée que par 18 papyrus⁽¹⁾, s'est vu gratifiée de 29 nouveaux témoins⁽²⁾, ce qui, soit dit en passant, vient relativiser les études statistiques que font les papyrologues, le Pack à la main. La cote d'Eschine remonte donc, sans pour autant atteindre encore celle de son rival Démosthène, le deuxième auteur le plus attesté après Homère. Le texte que j'édite ici vient apporter sa modeste contribution à la réhabilitation papyrologique que semble connaître aujourd'hui l'orateur athénien; son intérêt, outre qu'il couvre pour la première fois les §145-147 du *Contre Timarque*, tient à sa date et à sa forme.

Paléographie.

Il s'agit d'un fragment de feuillet d'un codex de parchemin (H 7,8 x L 4,5 cm) inventorié sous le numéro 267 B des papyrus Fouad, actuellement conservé à l'IFAO⁽³⁾. Il est écrit en majuscule biblique. Équilibrée, harmonieuse et sûre, son écriture peut sans nul doute être considérée comme un des exemples de ce que G. Cavallo a appelé «il perfezionamento del

(1) La dernière liste des papyrus d'Eschine a été établie par J. Lenaerts, «Note sur le papyrus d'Eschine P.Mil.Vogl. II 41», *Pap.Flor.* XIX, II, Florence 1990, p. 335-336.

(2) *P.Oxy.* LX 4027-4055.

(3) Le numéro d'inventaire pose problème: notre fragment de parchemin se trouvait en effet dans la chemise d'un papyrus astronomique qui est seul mentionné en face du n° 267 sur le livre d'inventaire. Aurait-on affaire à un autre papyrus de la collection qui se serait glissé dans cette chemise? Le livre d'inventaire ne fait aucune autre entrée à ce qui pourrait correspondre à ce parchemin. Il est donc douteux que son numéro d'origine ait été 267. Dans le doute, je lui ai donc donné le n° 267 B, tandis que le papyrus astronomique a le n° 267 A. Signalons malgré tout que, toujours d'après le livre d'inventaire, le n° 267 a été acheté au célèbre marchand d'antiquités Nahman au début de l'année 1944.

canone» de la majuscule biblique, qu'il situe au IV^e s. (4). On n'y trouve pas encore l'exaspération des contrastes entre pleins et déliés, l'arrondissement occasionnel de l'*alpha*, le gonflement du *phi*, les fioritures aux extrémités des hastes, qui caractérisent cette écriture dans sa période de «décadence» (5). Elle est à rapprocher, par exemple, du Codex Vaticanus (*Vat. gr.* 1209) du IV^e s. (6) ou du *PSI I 4*, que Cavallo date des vingt premières années du V^e s. (7). Ces deux exemples m'invitent à dater ce parchemin de la seconde moitié du IV^e s. sans rejeter le début du V^e s. (8).

Les seuls signes diacritiques employés sont les points, que l'on trouve systématiquement: quand ils manquent, c'est qu'ils sont en lacune. Ils sont de deux sortes: points en haut et points en bas (9). Ils présentent la particularité d'être placés très nettement au-dessus ou au-dessous des deux lignes délimitant l'écriture. La raison de ce positionnement peu commun — en tout cas pour les points en bas — tient au fait qu'ils ont été ajoutés après la copie du texte, ce que confirme la couleur un peu plus noire de l'encre: pour éviter d'insérer dans un texte qui n'avait pas été prévu à cet effet des points qui se seraient inmanquablement mêlés aux lettres, le responsable de la ponctuation a préféré les ajouter en dehors de la ligne d'écriture. Le point en haut marque une ponctuation forte et correspond, dans notre texte, à notre point ou point en haut (v^o 4, 12). Le point en bas signale une pause faible, que nos éditions rendent par la virgule (r^o 9, 12, 17). Comme c'est souvent le cas avec les papyrus ponctués, cette différenciation n'est pas systématique: en v^o 7, une conditionnelle incise est démarquée par deux points en haut, alors qu'on attendrait une ponctuation basse.

La qualité de l'écriture, jointe au fait que les fautes de copie sont rares (10), signale un exemplaire exécuté avec soin, à l'opposé des copies privées de textes littéraires.

(4) G. Cavallo, *Ricerche sulla maiuscola biblica*, Studi e testi di papirologia, 2, Florence 1967, p. 51-64.

(5) G. Cavallo, *o. c.*, p. 69-107.

(6) G. Cavallo, *o. c.*, planches 34 et 35. Pour la date, cf. p. 55 («una data intorno al 350 ca.»).

(7) G. Cavallo, *o. c.*, planche 57b. Pour la date, cf. p. 73-74.

(8) Il est difficile de réduire la fourchette surtout pour une écriture dont la durée d'utilisation fut longue (fin II^e s.-début IX^e s.). Le paramètre que constitue l'âge du copiste est décisif, bien que pourtant sous-estimé. Il peut faire varier les critères de datation de presque 50 ans. Et pourtant il n'est presque jamais connu, ce qui doit inviter à la circonspection.

(9) Cf. *infra*, p. 109.

(10) Cf. *infra*, p. 104.

Format.

Les dimensions de ce parchemin sont remarquables. Les 18 lignes de texte à la page couvrent une surface de H 5,3 x L env. 4 cm. Il faut leur ajouter les marges supérieure et inférieure, presque totalement préservées, soit respectivement au moins 1,2 cm et exactement 1,5 cm. On obtient une hauteur originale d'env. 8 cm. Quant à la largeur, seule la partie du côté de la reliure est conservée, et l'on voit qu'aucune marge n'était aménagée entre la pliure de la feuille, encore bien visible, et le texte; la longueur de l'autre marge, en lacune, ne peut être déterminée avec certitude. Ce codex faisait donc à l'origine env. 8 cm de haut et au moins 4,5 cm. de large — et plus vraisemblablement 6 ou 7 cm⁽¹¹⁾. On a donc un codex miniature (groupe XIV de Turner)⁽¹²⁾.

Les codices miniatures sont un phénomène bibliologique bien connu. En partant de la liste de Turner⁽¹³⁾, j'ai relevé 39 exemples de codices dont la hauteur est égale ou inférieure à 10 cm. Or sur le nombre, 32 (= 82%) contiennent des textes religieux, tous chrétiens à l'exception du célèbre codex de Mani, pour l'instant le plus petit codex connu⁽¹⁴⁾. Les sept autres se divisent en deux groupes: 4 (10,3%) d'auteurs classiques⁽¹⁵⁾ et 3 (7,7%) de textes paralittéraires⁽¹⁶⁾. La disproportion montre que la

(11) E.G. Turner, *The Typology of the Early Codex*, Philadelphie, 1977, p. 31, remarque que «the breadth of a parchment codex is closer to his height than is the case with papyrus codices — i.e. a parchment codex is rarely of narrow format. A favorite proportion is 6:7, rarely is the difference as much as 5:7 (i.e. a little over 3:4)».

(12) E.G. Turner, *o. c.*, p. 29-30: «XIV Miniature (Breadth Less Than 10 cm.)».

(13) E.G. Turner, *o. c.*, p. 101-184. Cette liste rend obsolète celle de A. Henrichs et L. Koenen, «Ein griechischer Mani Codex», *ZPE* 5, 1970, p. 101-102, et celles de leurs devanciers (*ibid.*, p. 101, n. 7).

(14) Je reprends la numérotation de Turner en suivant son ordre. Patristique: 511; sélection de codices coptes, en l'occurrence à contenu néotestamentaire: C 27, 28; liturgiques: Lit. 10; apocryphes néotestamentaires: NT Apocrypha 3, 12, 13, 16, 17; néotestamentaires: P 62, 78; néotestamentaires sur parchemin: NT Parch. 54B, 58A, 59, 100B, 106, 107, 108; vétérotestamentaires: OT 13, 23, 23A, 29A, 56, 60, 60A, 85, 154A, 175A, 186, 190, 192. S'ajoute à cet ensemble le codex de Mani: Misc. 4.

(15) Cf. ci-après p. 100.

(16) 350 (= *P.Ryl.* I 28, Pack² 2112, IV^e s.): recueil de palmomancie; 415 (= *P. Bouriant* 1, Pack² 2643, IV^e s.) et 416 (*P.IFAO* inv. 320, Pack² 2644, «byzantin» d'après l'éditeur, VI^e s. d'après moi): tous deux des manuels scolaires, écrits par des maîtres plutôt que par des élèves comme cela est répété depuis les éditeurs respectifs (après avoir examiné l'original du *P.IFAO*, qui a été publié sans photographies, je ne partage pas l'avis de l'éditeur qui trouvait l'écriture très malhabile: elle démontre au contraire une certaine expérience; il en va de même du *P.Bouriant*, dont l'écriture ne peut en aucun cas être celle d'un élève du niveau des exercices que contient le papyrus).

diffusion de la forme du codex miniature est avant tout liée au christianisme⁽¹⁷⁾. Son succès a plusieurs explications: l'économie de matière première bien sûr, mais surtout la maniabilité, qui permet une consultation de tous les moments — appréciable lors des déplacements⁽¹⁸⁾ — et la recherche aisée de références, deux avantages inestimables pour une religion du livre, qui prône la constante lecture et méditation du texte biblique en même temps qu'elle érige la citation des Écritures en nouvel art poétique⁽¹⁹⁾. Ce sont d'ailleurs là les mêmes raisons qui ont été avancées pour expliquer la faveur du codex en général à l'époque chrétienne, et qu'il s'agisse ici de codex *miniature* ne fait que les rendre plus drastiques⁽²⁰⁾. Il est en tout cas un fait: le format du codex miniature n'a pas été retenu pour les textes classiques et les exceptions, dont fait partie notre parchemin d'Eschine, doivent nous retenir quelques instants. En voici la liste, faite sur la base de celle d'E.G. Turner:

- 1 (172)⁽²¹⁾ Homère, *Iliade*, XXIV: *P.Berol.* 5007 (*BKT* V¹, p. 3 descr.; Pack² 1018), IV^e s., Fayoum⁽²²⁾, parchemin, H 9,7 (?+) x L 7,7 cm, 1 colonne, 26 lignes.
- 2 (216) Isocrate, *Panegyrique*: *P.Ant.* II 84 (Pack² 1266), III^e/IV^e s. (Turner: III^e s. éd.), Antinoopolis, parchemin, H[10]x L[8,8] cm, 1 colonne, 18 lignes.
- 3 (217) Isocrate, *Panegyrique*, *Paix*: *P.Oxy.* VIII 1096 (Pack² 1268), IV^e s., Oxyrhynchus, parchemin, H 10 x L[9], 1 colonne, 16/17 lignes.
- 4 (350) Xénophon, *Mémoires*: *ASAE* 26, 1926, p. 207-208 (Pack² 1560), IV^e s., Oxyrhynchus, parchemin, H[]x L 8,3 cm, 2 colonnes, [20] lignes.

(17) Pour éviter de tomber dans l'erreur qui a embrouillé la question de l'origine du codex, j'insiste bien sur le terme *diffusion*: les codices miniatures ne semblent en effet pas être une *invention* chrétienne s'il faut vraiment les faire remonter aux *pugillares membranei*, dont Martial nous offre la plus ancienne attestation (cf. note suivante).

(18) Cf. Martial, I 2, 1-4: *qui tecum cupis esse meos ubicumque libellos/ et comites longae quaeris habere via/ hos eme, quos artat brevibus membrana tabellis:/ scrinia da magnis, me manus una capit* (cité par A. Henrichs et L. Koenen, *ZPE* 5, 1970, p. 102, qui renvoient à H. Widmann, «Herstellung und Vertrieb des Buches in der griechisch-römischen Welt», *Archiv für Geschichte des Buchwesens* 8, 1967, p. 595 et sq.).

(19) La nécessité de devoir cacher le livre est une raison qui peut rendre compte du codex de Mani (cf. A. Henrichs et L. Koenen, *ZPE* 5, 1970, p. 102), ou des premiers codices chrétiens, mais dès le IV^e et surtout le V^e s., elle n'intervient plus. La nature talismanique de certains de ces codices miniatures n'est pas non plus à négliger (cf. A. Henrichs et L. Koenen, *l. c.*, p. 103).

(20) J. van Haelst, «Les origines du codex», dans A. Blanchard (éd.), *Les débuts du codex*, *Bibliologia* 9, 1989, p. 13-35, est la dernière mise au point sur la question de la naissance du codex. Sur les avantages de ce dernier par rapport au rouleau, cf. p. 20 et p. 34.

(21) Je donne, entre parenthèses, le numéro de la liste de Turner, dont je reprends les indications. Les chiffres entre crochets droits sont reconstitués.

(22) Je dois cette information au Dr. G. Poethke, que je remercie.

On a là une série cohérente dans laquelle s'insère parfaitement le *P.Fouad*: codices en parchemin, tous du IV^e s., avec, à l'exception du **1**, un nombre de lignes tournant autour de 18. En outre, trois d'entre eux sont écrits en majuscule biblique (**1**, **3** et *P.Fouad*⁽²³⁾), autre trait qui concourt à conférer à ces codices une allure chrétienne qui ne correspond pas à leur contenu⁽²⁴⁾.

L'unanimité chronologique de nos cinq papyrus est-elle significative? Je ne le pense pas: étant donné la très faible proportion de textes classiques en format miniature, il y avait de fortes probabilités que ceux-ci datent de la période d'apogée du codex miniature, le IV^e s., comme le montre le tableau de la fig. 1.

III	III/IV	IV	IV/V	V	V/VI	VI	VI/VII	VII	?
2+1?	1	11+1?	4+1?	4	1	0	4	1	1

FIG. 1. répartition par siècle des 32 codices à contenu non classique.

La courbe que tracent ces chiffres ne doit d'ailleurs pas être considérée comme reflétant le destin de ce format particulier: elle est en effet comparable à celle du codex en général (cf. fig. 2), culminant elle aussi au IV^e s., et qu'expliquent des raisons externes et contingentes⁽²⁵⁾.

II	III	IV	V	VI	VII
13	103	139	126	71	18

FIG. 2. répartition par siècle (VIII^e s. non compris) des codices de textes grecs répertoriés par Pack² (d'après W.H. Willis, *GRBS* 9, 1968, p. 220).

Il est malgré tout possible que, en se développant comme il le fait au IV^e s., le format miniature se soit imposé comme clairement caractéristique de la bibliologie chrétienne et ait pu apparaître comme impropre à l'édition de textes non chrétiens.

(23) Je remercie le Dr. G. Poethke d'avoir contrôlé l'original de **1**, dont il est en train de préparer l'édition. — Le recueil de palmomancie (cf. *supra*, n. 16) présente aussi dans son ensemble les traits caractéristiques de la majuscule biblique.

(24) Sur le lien intrinsèque qui relie textes chrétiens et majuscule biblique, lorsqu'en tout cas celle-ci se «canonise» (pour reprendre le terme de Cavallo), cf. G. Cavallo, *o. c.*, p. 52: «(...) la Chiesa greca trova ancora, tra il III e il IV secolo, largamente adoperata una canonizzazione quale la maiuscola biblica, le cui forme solenni, armoniosamente contrastate, ben si prestavano a diventare l'espressione grafica della nuova dottrina in manoscritti accurati e di lusso».

(25) Ces raisons sont résumées par W.H. Willis, «A Census of the Literary Papyri of Egypt», *GRBS* 9, 1968, p. 210-211.

Les auteurs de nos cinq codices non chrétiens sont-ils, eux au moins, significatifs? Ont-ils un point commun qui explique qu'on ait voulu les copier dans un tel format? On constate de prime abord que les orateurs sont majoritaires: Isocrate (2, 3) et Eschine (*P.Fouad*). On serait tenté d'établir un lien entre le format de poche et la littérature rhétorique. Or l'importance qu'acquiert au Bas-Empire la rhétorique sous toutes ses formes n'est probablement pas étrangère à ce phénomène. Fondement de l'enseignement scolaire, elle marque profondément le domaine de l'écrit en général: littérature bien sûr, mais aussi textes de la vie de tous les jours comme les lettres, les pétitions, certains types d'actes notariés. Une société à ce point éprise de rhétorique n'a pu que favoriser la fabrication et la diffusion de ces auteurs dans une forme qui permette de les transporter facilement, de les lire en toute situation et de pouvoir s'y référer aisément pour les citer. Manuel (au sens étymologique du terme) tout autant que *compendium*, telle semble avoir été la fonction de ces livres de poche⁽²⁶⁾. On comprend alors qu'Homère en fasse partie (1). S'il est en effet un auteur lu, apprécié et utilisé plus que tout autre, c'est bien lui⁽²⁷⁾. Tout comme la rhétorique, la poésie homérique exerce une influence forte et omniprésente sur toute forme d'écrit littéraire ou documentaire: pouvoir s'en imprégner et la citer dans toute occasion fait partie des devoirs en même temps que des obligations du lettré. J'irais même jusqu'à dire que l'association que ces codices miniatures nous invitent à faire entre des orateurs et Homère me paraît symptomatique du fonctionnement culturel de la société antique tardive. Une interaction s'opère en effet entre rhétorique et poésie: Homère devient le rhéteur par excellence et son œuvre passe pour un manuel d'éloquence; en même temps la poésie se «rhétorise» et envahit le domaine jusqu'ici dévolu à la rhétorique, celui de l'éloquence épideictique en prose⁽²⁸⁾.

(26) C'est clairement le cas des trois codices miniatures à contenu paralittéraire (cf. ci-dessus, n. 16): le recueil de palmomancie devait pouvoir être utilisé dans n'importe quelle circonstance, tandis que les livres scolaires faisaient fonction de manuel au sens moderne du terme.

(27) Cf. J.-L. Fournet, «L'«homérisme» à l'époque protobyzantine: l'exemple de Dioscore d'Aphrodité», communication faite au colloque *Homère et la Grèce archaïque* (Strasbourg, 10-11 février 1996) à paraître dans *Ktèma* (sous presse).

(28) J'ai décrit ces deux phénomènes dans ma thèse *Aspects de l'hellénisme dans l'Égypte du VI^e s.: la bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphrodité* (Univ. de Strasbourg II, 1994, sous presse à l'IFAO), respectivement p. 702 et p. 260-281.

Ce codex et les autres témoins de l'œuvre.

Le *Contre Timarque* est actuellement représenté, en plus du nôtre, par 12 papyrus:

- 1 – §3: *P.Oxy.* LX 4027, II^e/III^e s.
- 2 – §14-15, 17-18: *P.Oxy.* LX 4028, II^e s.
- 3 – §18-20: *P.Köln* II 65 (= P15) ⁽²⁹⁾, II^e/III^e s.
- 4 – §38-43: *P.Oxy.* LX 4029, III^e s.?
- 5 – §40-41: *P.Duke* inv. G44 (éd. W.H. Willis, *GRBM* 10, 1984, p. 311-314, pl. 21), déb. III^e s.
- 6 – §43-52: *P.Oxy.* LX 4030, fin II^e s.
- 7 – §53-54: *P.Fouad* inv. 222 (éd. M.-Th. Lenger, *Phoibos* 5, 1950-1951, p. 88-93, pl. 7, Pack² 4, P11), II^e s. ⁽³⁰⁾.
- 8 – §79: *P.Oxy.* LX 4031, II^e/III^e s.
- 9 – §131-132, 134: *P.Oxy.* LX 4032, II^e s.
- 10 – §171-181, 191-192, 194-195: *P.Gen.* inv. 256 + *P.Hal.* 6 (rééd. J. Lenaerts, *CdE* 41, 1966, p. 144-159, Pack² 5 + 6, P6a + 6b), II^e s.
- 11 – §190-192: *P.Oxy.* LX 4033, II^e/III^e s.
- 12 – §194-196: *P.Oxy.* LX 4034, II^e/III^e s.

Avec 13 témoins papyrologiques, le *Contre Timarque* est le second des trois discours d'Eschine le plus lu: *Sur l'ambassade infidèle* est donné par 8 papyrus ⁽³¹⁾, le *Contre Ctésiphon* par 27 ⁽³²⁾, succès à mettre en rapport avec celui de son pendant démosthénien, *Sur la couronne* ⁽³³⁾. Notre codex est par ailleurs le plus récent témoin papyrologique du *Contre Timarque* et le seul datant du Bas-Empire. C'est aussi un des plus récents des papyrus d'Eschine en général avec le Pack² 17 (*Sur l'ambassade infidèle*) ⁽³⁴⁾ du V^e s. et le *P.Oxy.* LX 4046 (*Contre Ctésiphon*) du V^e ou VI^e s., les 45 autres papyrus d'Eschine s'échelonnant entre le I^{er} s. et le III^e s. apr. Ainsi les papyrus d'Eschine des IV^e-VI^e s. ne représentent que 6,3% de l'ensemble des papyrus du même auteur alors que Pack² recense, pour Démosthène, 8 papyrus allant du IV^e aux V^e/VI^e s. sur un total de 83 (9,6%) ⁽³⁵⁾ et Mertens-Pack³, pour

(29) Je donne le cas échéant le sigle que Schindel adopte pour les papyrus d'Eschine dans sa révision de l'édition Blass (Teubner 1978): P + chiffre.

(30) Sur ce papyrus, cf. *infra*, appendice.

(31) Ajouter les *P.Oxy.* LX 4035-4038 aux 4 numéros de la liste de J. Lenaerts, «Note sur le papyrus d'Eschine P.Mil.Vogl. II 41», *Pap. Flor.* XIX, II, p. 336.

(32) Ajouter les *P.Oxy.* LX 4039-4055 aux 10 numéros de la liste de J. Lenaerts, *Pap. Flor.* XIX, II, p. 336.

(33) Cf. J. Lenaerts, *Pap. Flor.* XIX, II, p. 336.

(34) Rééd. U. Schindel, «P.Vindob. G.2.314», *ZPE* 46, 1982, p. 1-31.

(35) IV^e: Pack² 261, 263, 266, 302, 305, 321, 331?; IV^e/V^e: 260, 303, 308, 317; V^e s.: 297, 325; V^e/VI^e: 271, 273, 290.

Isocrate, 20 allant des III^e/IV^e au VI^e s. sur un total de 66 (30,3%)⁽³⁶⁾. Ces deux derniers orateurs semblent donc avoir eu plus de succès au Bas-Empire. Ces statistiques, pourtant fondées sur des bribes de livres antiques dont la conservation est souvent due au hasard, pourraient bien refléter le jugement que l'Antiquité tardive paraît avoir porté sur trois des plus grands orateurs attiques: si Démosthène et Isocrate passent encore pour des modèles rhétoriques dans les écoles, Eschine est nettement moins lu et admiré, souffrant de la comparaison avec son adversaire de jadis, Démosthène⁽³⁷⁾.

Apports textuels.

Le *P.Fouad* offre pour les 36 lignes conservées un grand nombre de divergences d'avec le texte reçu du *Contre Timarque*. Certaines sont des fautes, soit phonétique (v^o 4: αυτον pour αυτων), soit morphologique (r^o 5: ειλατο pour ειλετο, influencé par la *koinê* de l'époque), soit de copie (r^o 17-18: εφιστα(τα)ι, haplographie), — mais en petite quantité, ce qui témoigne du soin avec lequel ce codex a été copié. Les autres divergences, très nombreuses, sont de nouvelles variantes, se répartissant en quatre catégories:

- modification de l'ordre des mots: r^o 2 (τον βιον μελλοι pour μ. τ. β.), 5-6 (μαλ]λον πιστιν pour π. μ.), v^o 6 (μακρ]αν απεχει pour α. μ.).
- ajouts de mots: r^o 6 (την αυτ[ου σωτηριαν]), 12-13 (προτε]ρον τουτω[ν πραξειν πρι]ν), v^o 6 (mot illisible: απεχει . . . της).
- substitution d'un mot à l'autre: v^o 16 (ωσπερ και προτε]ρον pour ω. τὸ πρ.).

(36) Cf. la liste établie par J. Lenaerts et P. Mertens, «Les papyrus d'Isocrate», *CdE* 64, 1989, p. 216-230. III^e/IV^e: Mertens-Pack³ 1240.01, 1245, 1254?; IV^e: 1241, 1247, 1250, 1255, 1258, 1265, 1268, 1276, 1277; IV^e/V^e: 1257.01, 1259.1, 1276.2; V^e: 1269; V^e/VI^e: 1275; VI^e: 1249, 1251.1?, 1259.— Cf. aussi P.J. Sijpesteijn, «Les parchemins et les papyrus de Démosthène», *CdE* 38, 1963, p. 297-305, dont les chiffres ont évidemment vieilli.

(37) Il me paraît très révélateur que, dans les *progymnasmata* de Libanios, qui donnent un bon aperçu des idées et des méthodes de l'enseignement du Bas-Empire, Démosthène fasse l'objet d'un éloge (*Laudationes*, 5, éd. Foerster, VIII, Teubner 1915) alors qu'Eschine n'a droit qu'à un blâme (*Vituperationes*, 4) — cf. B. Schouler, *La Tradition hellénique chez Libanios*, Paris 1984, II, p. 535-561 et surtout 536-538 (Eschine) et 542-561 (Démosthène). Ménandre le Rhéteur, lui, ne parle jamais d'Eschine tandis qu'il cite une fois le nom de Démosthène (416, 1, éd. Russell-Wilson, Oxford 1981) et 12 fois celui d'Isocrate (346, 15; 359, 30; 360, 1; 8; 366, 16; 372, 6-7; 386, 19; 391, 3; 397, 29; 398, 10; 419, 2-3; 444, 25).— Sur la postérité de Démosthène, cf. V. Buchheit, «Demosthenes», *RLAC* III, col. 712-735 (surtout 725-735).

— légers changements orthographiques: r° 2 (εαυτου pour αὐτοῦ), 5 (τεθνηω[τος pour τεθνεῶτος), 16 (δε αυτου pour δ' αὐτοῦ).

À l'exception de τεθνηω[τος (r° 5), qui semble résulter d'une contamination d'Homère dont il est question dans ce passage, aucune de ces variantes n'est nettement condamnable. Certes un censeur trop sévère pourrait blâmer l'hiatus de δε αυτου (r° 9), mais Eschine en commet: cf., dans notre passage, ουδε ελ[κεινος (v° 5-6). Certaines même pourraient être bonnes: dans την αυτ[ου σωτηριαν] (r° 6), l'ajout du réfléchi permet de faire symétrie avec ce qui précède au point qu'un éditeur l'avait conjecturé⁽³⁸⁾. De même, en r° 12-13, l'ajout de προτε]λλον, qui annonce πρὶν κτλ., est d'un atticisme de bon aloi. Quant au changement dans l'ordre des mots, il est impossible de se prononcer. En bref, ces variantes doivent retenir l'attention des éditeurs d'Eschine: elles peuvent témoigner d'un état ancien de la tradition, qui semble avoir été multiple et anarchique⁽³⁹⁾.

Quant aux variantes connues, elles sont trop peu nombreuses et pertinentes pour qu'on puisse rapporter notre codex à une famille de la tradition manuscrite. Il en va souvent ainsi en papyrologie littéraire, et particulièrement avec Eschine⁽⁴⁰⁾.

En l'absence d'une bonne édition critique, j'ai utilisé celle de Schultz (Leipzig 1865) — la plus précise pour les manuscrits —, celle de V. Martin et G. de Budé (CUF 1927, 4e tirage 1973) et celle de Blass revue par Schindel (Teubner 1978). Les sigles des manuscrits que je cite dans les notes sont, sauf mention particulière, ceux de Blass-Schindel.

(38) Cf. note *ad locum*.

(39) On lira les pages que V. Martin et G. de Budé ont consacrées, dans leur édition (CUF 1927, 4e tirage 1973), à la tradition du texte d'Eschine, p. VI-XXI. J'en donne ici la conclusion: «Si donc les variantes de la tradition médiévale, y compris celles qui ne figurent ni dans des papyrus ni dans des citations anciennes, peuvent, comme nous venons de le montrer, être raisonnablement considérées comme d'origine antique, le texte de nos mss. médiévaux, comme celui des papyrus, ne représente pas autre chose qu'un ensemble de choix opérés de différentes manières et à différentes époques dans une grande masse de variantes. Nous ignorons malheureusement qui furent les grammairiens qui ont effectué ces choix, et quels principes ils suivaient dans cette opération.»

(40) Cf. V. Martin et G. de Budé, *o. c.*, p. XVIII et, par exemple, W.H. Willis, *GRBM* 10, 1984, p. 311-312 au sujet du *P.Duke* inv. G44.— Sur la tradition manuscrite d'Eschine, cf. R. Roncali, «Lista dei manoscritti di Eschine, Licurgo, Lisia», *AFLBari* 14, 1969, p. 381-399; A. Diller, «The Manuscript Tradition of Aeschines' Orations», *ICS* 4, 1979, p. 34-64.

Texte (41).

P.Fouad inv. 267 B
parchemin

H 7,8 x L 4,5 cm
Fig. 1-2.

Prov. inconnue
IV^e (/déb. V^e s.)

R^o (côté chair)

θανατον επανελθ[ων οικαδε γη-]
 ραιος εν τη εαυτου πα[τριδι αποθα-]
 νειται τιμωρησαμεν[ος δε δια τα-]
 χεων τον βιον μελλοι τ[ελευταν]
 5 ειλατο την του τεθνηφ[τος μαλ-]
 λον πιστιν η την αυτ[ου σωτηριαν]
 ουτως δε μεγαλοψυχω[ς ηπειγετο]
 τον φονεα τον εκειν[ου τιμωρη-]
 σασθαι . ωστε παντω[ν αυτον παρα-]
 10 μυθουμενων και [κελευοντων]
 λουσασθαι και σιτο[ν προσενεγκα-]
 σθαι . απομνυ[σι μηδεν προτε-]
 ρον τουτω[ν πραξειν πρ]ιγ [αν την]
 του Εκτορος [κε]φαλην επι τ[ον του]
 15 **146** Πατροκλ[ου τ]αφον ενεγκη [ικαθευ-]
 δοντος δε αυτου επι τη πυ[ρα ως]
 φησιν ο ποιητης . ειδωλον εφι-
 στα[τα]λι του Πατροκλου και τοιουτω[ν]

V^o (côté poil)

[.]δ
 [επεμνησθη] και τοιαυτα επεσκηψε
 [τω Αχιλλε]ι εφ οις και δακρυσαι και
 [ζηλωσαι] την αρετην και την φιλι-
 [αν αξιο]ν αυτον εστιν . επισκηπτει
 5 [μεν γαρ αυ]τω προειπων οτι ουδε ε-
 [κεινος μακρ]αν απεχει . . . της του
 [βιου τελευτ]ης . ει πως ειη δυνατον .
 [προδιοικησασθαι] οπως τον αυτο(ν)
 [τροπον ωσπε]ρ και ετραφησαν και
 10 [εβιωσαν εν τ]ωι αυτωι ουτω και τε-

(41) Il correspond à la transcription que j'ai faite avant que l'original soit donné à restaurer. Or, de cette restauration, qui avait pour but de mettre à plat le parchemin parfois gondolé, voire recroquevillé, il a résulté quelques pertes textuelles sur la bordure. C'est ce dernier état dont témoigne la photographie ici publiée.



PL. 1. *P. Fouad* inv. 267 B recto



PL. 2. *P. Fouad* inv. 267 B verso

147 [λευτησαντων α]υτων τα οστα εγ
 [τηι αυτηι σορω]ι κεισεται · |οδυ-
 [ρομενος δε και τας διατριβας]
 [διεξιων ας μετ αλληλων] ζωντες
 15 [διετριβ]ον λεγει οτ[ι ου]κετι περ-
 [ι των μεγα]ιστων ωσπερ και προτε-
 [ρον καθε]ζομενοι μετ αλληλων
 [μονο]ι απωθεν των αλλων φιλ-

l. 8: αυτῶ.

Notes.

RECTO

2. εν τη εαυτου πα[τριδι: jugé comme une interpolation par Blass.— εαυτου est une *lectio facilior*: les manuscrits donnent αυτου, ce qui doit être la bonne leçon, surtout au regard de r° 6 (τήν αυτ[οῦ σωτηρίαν]).

4. τον βιον μελλοι: les manuscrits ont tous μελλοι [μέλλει gl Laur.] τὸν βίον.

5. ειλατο: εἴλετο Mss. sauf ἔλετο Laur. Cette erreur reflète une tendance, sans cesse illustrée par les papyrus, à remplacer la désinence de l'aoriste 2 par celle de l'aoriste 1 (cf. Gignac, *Gram.*, II, p. 335-345; Mandilaras, *Verb.*, §317 et surtout 318 [2]).

τεθνηω[τος: τεθνεῶτος Mss. L'emploi de la forme épique serait-il dû au contexte homérique de ce passage (cf. *Il.* XVII 229, 341, XIX 403, XXXIII 192, où ce participe détermine Patrocle)? On ne peut exclure non plus τεθνηκ[ότος].

5-6. La tradition manuscrite donne unanimement: πίστιν μᾶλλον ἢ τὴν σωτηρίαν. Outre l'inversion des deux premiers termes, notre papyrus offre une nouvelle variante, τὴν αυτ[οῦ σωτηρίαν], qui confirme une conjecture de Weidner (Weidmann 1875). La présence du pronom renforce le parallélisme avec les lignes précédentes: ἐάσας ἀτιμώρητον τὸν τοῦ Πατρόκλου θάνατον, ἐπανελθὼν οἴκαδε γηραιὸς ἐν τῇ αυτῶ πατρίδι ἀποθανεῖται. Cette justification peut à la fois lui donner de l'authenticité ou la rendre suspecte.

7. οὔτως: vulg. avant Reiske contre οὔτω op Vat. Laur. (d'après l'apparat de Schultz). C'est cette dernière forme, la seule qui satisfasse le purisme attique (mais cf. Démosthène, *Contre Aristocrate*, 34: οὔτως τόν), qui est adoptée par Schultz, Blass et Martin-de Budé.

12-13. Le texte du papyrus donne une variante nouvelle. Les manuscrits ont: ἀπόμνυσι μηδὲν ἄν (ἄ)ν om. ab d'après Schultz) τούτων πράξειν, πρὶν ἄν τὴν τοῦ Ἐκτορος κεφαλὴν κτλ.— Le texte tel que je l'ai restitué est un peu court (22 lettres pour la l. 12, mais cf. la l. 18 du verso): il faut probablement lire μηδὲν ἄν qui est la lecture de tous les mss. contre μηδὲν seul de ab, que choisissent Schultz, Blass et Martin-de Budé.

15. ενεγκη: peut-être ενεγκη[ι. Mais cf. la note à τη πυ[ρα (r° 16).

16. On voit encore au-dessus de δον- les traces de quatre lettres très effacées et d'un module inférieur à celui du texte. S'agit-il d'une glose ou d'une correction interlinéaire? Les manuscrits sont cependant unanimes pour ce passage. Ou bien a-t-on là les restes d'un texte antérieur qui a été effacé? Les seules autres traces de cette nature se repèrent à la ligne suivante.

δε: δ' Mss.

τη πυ[ρα: on s'attendrait à τη πυ[ραι. Mais cf. v° 5 (αυ]τω) et probablement, pour des raisons de place, v° 2 (τω).

17. Je vois au-dessus du *êta* de φησιν deux lettres assez effacées, que l'on pourrait lire μι. Leur sens m'échappe. Voir la remarque à la ligne précédente.

17-18. εφι|στα(τα)ι: cette haplographie est la seule vraie faute de copie de notre parchemin.

18. του Πατροκλου: leçon de Ab (retenue par Martin et de Budé) contre τὸ Πατρόκλου (q) et Πατρόκλου (texte de Schultz et Blass).

VERSO

(marge) [.]δ: ma lecture est sujette à caution. On aurait là une pagination ajoutée par une autre main dans une écriture plus petite. La lettre qui précède le *delta* pourrait être un σ (page 204?). D'après un calcul, qui ne peut être qu'approximatif, si le codex commençait avec le *Contre Timarque*, le présent feuillet devait être précédé d'env. 110 pages. Si cela est juste et que le chiffre 114 (le plus proche de 110) est impossible, alors notre codex a pu contenir plus d'un discours.

4. αυτον: lire αυτων.

5. αυ]τω: l'*iota adscrit* est impossible. Cf. note à τη πυ[ρα (r° 16).

5-6. Le texte est différent de celui de la tradition, mais l'extrême effacement de la l. 6, brouillée par les lignes du côté chair qui apparaissent en transparence, ne permet pas de l'établir sûrement. Les manuscrits donnent: οὐδὲ ἐκεῖνος ἀπέχει μακρὰν τῆς τοῦ βίου τελευτῆς. Devant ἀπέχει, μακρὰν me semble presque certain. Après le verbe, je vois les traces de trois ou quatre lettres. On pourrait penser à ἀπέχει ἀπὸ τῆς κτλ., ou, à la rigueur, à ἀπέχεται τῆς κτλ. Mais il me semble voir απεχει ε . . της.

7. τελευτ]ης · ει πως ειη δυνατον :: on attend plutôt des points en bas puisqu'il s'agit d'une subordonnée en incise.

15. περ-: la coupure paraît étrange. Il est vrai que les fins de lignes de cette face ne sont pas toujours claires, de la saleté s'étant accumulée le long de la pliure de la feuille. Mais c'est précisément cette pliure qui explique une telle coupe: contrairement à l'autre face où le copiste bénéficiait d'une marge de droite lui permettant, en rajoutant une lettre ou deux, de couper correctement les mots, de ce côté-ci, où n'est ménagée aucune marge, il doit nécessairement s'arrêter au bord de la page. Cela explique aussi ε[κεινος] (v° 5), alors que le recto ne comporte pas de telles coupes.

16-17. και προτει[ρον: τὸ πρότερον Mss.

Appendice
sur le P.Fouad inv. 222 (Pack² 4)

La collection Fouad contient un autre papyrus d'Eschine publié par M.-Th. Lenger, «Un papyrus d'Eschine: Contre Timarque, §§53-54», *Mélanges Joseph Hombert* (Phoibos 5, 1950-1951), p. 87-94 (pl. VII). L'examen de l'original m'amène à faire deux remarques.

1 – L'éditrice relève l'utilisation d'une double ponctuation: «le point, qui est placé, en principe, au-dessus de la ligne pour indiquer la fin d'une phrase (cf. ll. 2 et 6) et à mi-hauteur des lettres pour séparer les membres de phrases (cf. ll. 7 et 8)» (p. 90). Il faut tout d'abord préciser, ce que ne fait pas l'éditrice et qui est important dans l'étude de la ponctuation des textes anciens, que ces points sont de première main. Ensuite, contrairement aux deux points en haut, les deux autres ne sont pas transcrits dans son texte, et il n'est pas inutile d'en donner la place exacte: l'un (l. 7) sépare ἀργυρίου de καὶ, l'autre (l. 8) διατριβῆι de ἀνέλαβεν. Enfin, pour en rester à ces derniers, s'agit-il vraiment de points au milieu ou μέσαι στιγμαί selon la terminologie des Anciens? Si celui de la l. 7 est effectivement au milieu, celui de la l. 8 est au niveau de la ligne inférieure de l'écriture. Aurait-on affaire à une triple ponctuation⁽⁴²⁾ où le point en haut (τελεία στιγμαί) marque une forte séparation (équivalent de notre point ou point en haut), le point au milieu une pause moins forte (à l'instar de notre virgule) et le point en bas (ὑποστιγμαί) une pause plus faible encore (notre virgule ou rien)? Remarquons que les points en haut des l. 2 et 6 démarquent deux propositions et correspondent dans nos éditions modernes au point en bas, que le point «au milieu» de la l. 8 sépare une série de participes de la principale, ce qui est noté dans nos éditions au moyen de la virgule et qu'enfin le point «en bas» de la l. 7 délimite deux participiales, information que le καὶ de liaison rend superflue et que les éditions modernes ne marquent pas. J'aurais pour ma part tendance à penser que le type d'écriture usité (une capitale penchée de type «bacchylidéen») ne permet pas un positionnement précis

(42) Cf. W. Lameere, *Aperçus de paléographie homérique. À propos de papyrus de l'Iliade et de l'Odyssée dans les collections de Gand, de Bruxelles et de Louvain*, Les publications du Scriptorium, 4, Paris-Bruxelles-Anvers-Amsterdam 1960, p. 74-92, qui reste, je crois, la meilleure étude sur la ponctuation des papyrus, domaine très négligé. À sa bibliographie (p. 74, n. 2 et p. 90, n. 2), on ajoutera D.L. Bank, «Remarks on Nicanor, the Stoics and the Ancient Theory of Punctuation», *Glotta* 61, 1983, p. 48-67, E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, 2^e éd., Londres 1987, p. 9-10, et R.P. Salomons, «Use and Meaning of the Middle Point in the *Hawara Homer*», *Atti del XVII Congr. Int. di Pap.*, Naples 1983, II, p. 249-253.

d'une triple ponctuation et que la discrimination se fait entre une ponctuation haute, au-dessus des lettres, signalant un changement de proposition, et une ponctuation «non haute», c'est-à-dire entre les lettres, marquant un légère pause.

2 – Dans la marge gauche de la colonne conservée par le *P.Fouad* inv. 222, au-dessus de la première ligne, se lit une annotation faite par une autre main, avec une encre plus noire:]ωπς. L'éditrice envisage, dans un premier temps, de lire ωπς «886» et d'y voir une indication stichométrique. Mais elle rejette immédiatement cette solution arguant que «le système de la numération stichométrique utilisé dans les annotations marginales se fonde sur l'alphabet de 24 lettres» (p. 90). Elle préfère donc lire]ωπ() considérant le dernier signe comme une marque d'abréviation. Je propose de revenir à l'hypothèse d'une indication stichométrique⁽⁴³⁾, comme me l'a suggéré un rapide calcul du nombre de lignes copiées jusqu'à la l. 1 du fragment. La moyenne des lettres à la ligne est de 21, soit à peu près la moitié d'une ligne de l'édition Blass⁽⁴⁴⁾. Si l'on calcule le nombre de lignes que comporte cette édition jusqu'à la fin du §53 du *Contre Timarque*, en prenant garde de ne pas comptabiliser les textes de lois et la déposition de Misgolas (§50) — qui sont des interpolations —, on obtient le chiffre d'env. 448, soit, multiplié par deux, 896, ce qui est étonnamment proche des 886. S'il fallait justifier cette infime différence, il suffirait d'arguer des inévitables divergences de textes entre l'édition Blass et l'exemplaire sur papyrus ou même du fait qu'une ligne de Blass n'est pas l'exacte moitié d'une ligne du papyrus. La particularité de cette indication stichométrique ne résiderait pas dans le fait qu'elle a recours au système numéral des 27 lettres⁽⁴⁵⁾, mais tiendrait au fait qu'elle comptabilise les lignes réelles du papyrus et non les «Normalzeilen»⁽⁴⁶⁾ tout en indiquant le total des lignes écrites colonne après colonne, en face de la première ligne, et non de 100 en 100 ou en fin de texte.

CNRS-UMR 186 (Strasbourg)

Jean-Luc FOURNET

(43) Sur le sujet, cf. K. Ohly, *Stichometrische Untersuchungen*, Zentralblatt für Bibliothekswesen, Beiheft 6, Leipzig 1928.

(44) *Aeschinis Orationes*, éd. Fr. Blass, 2^e éd., Leipzig 1908. J'ai pris comme échantillon la page 40 (contenant le passage couvert par le papyrus): la moyenne est de 40,75 lettres/ligne.

(45) Il y a d'autres cas signalés par K. Ohly, *o. c.*, p. 80-83.

(46) Cf. K. Ohly, *o. c.*, p. 4-22. Dans le papyrus en question, les lignes sont de 7 à 10 syllabes.